



Ce document est la transcription révisée et chapitrée d'une vidéo du MOOC UVED « Environnement et développement durable ». Ce n'est pas un cours écrit au sens propre du terme ; le choix des mots et l'articulation des idées sont propres à l'intervention orale de l'auteur.

Le développement durable vu par les économistes : durabilité faible ou durabilité forte ?

Franck-Dominique VIVIEN

Professeur – Université Reims Champagne-Ardenne

1. Remise en contexte historique

Les économistes sont une des communautés scientifiques qui a investi le plus tôt et le plus largement la problématique du développement durable. Il est vrai que dès les années 70, ils y sont entrés à travers la controverse qui avait été soulevée par le premier rapport remis au Club de Rome, *Les limites de la croissance*, que l'on appelle parfois le rapport Meadows (du nom du principal scientifique qui l'a dirigé).

Ce rapport est publié en même temps que la conférence de Stockholm (qui se tient au printemps 1972). Il met en cause les économistes de la croissance en disant finalement ils n'ont pas prévu de limites sur le long terme, notamment des limites qui vont provenir de l'épuisement des ressources naturelles. Il met en cause les économistes de la croissance, des grands économistes qui dominent, notamment parce que c'est la période des 30 glorieuses, 1945, 1975, toute cette grande période de croissance extraordinaire qu'a connue l'Occident. Evidemment, la croissance est une des notions fortes, installée, et les penseurs de la croissance sont des penseurs éminemment reconnus.

Le premier rapport du club de Rome vient mettre en cause ces théories et les croyances qui entourent la question de la croissance. Ce même rapport s'appuie aussi sur des travaux d'économistes qui sont critiques, des économies hétérodoxes, des économistes qui, eux, ont

pris en compte la question de l'environnement dès les années 60. On a déjà eu des signes, finalement, que l'autre face de la médaille de la croissance et bien c'est précisément des questions d'environnement (des problèmes de pollution, des problèmes de dégradation, des problèmes d'épuisement de ressources). Le rapport du club de Rome est au cœur de la controverse, au sein même de l'économie. Il ne se limite pas aux débats au sein des économistes mais ce qu'il faut bien percevoir c'est qu'il réactive le débat, il le relance, il le mène plus loin finalement entre les économistes qui sont pro croissance pour lesquels il n'y a pas vraiment de limites finalement notamment apportées par la nature, et d'autres économistes qui disent : mais si, il faut faire attention, on ne peut pas se projeter comme ça dans l'avenir sans penser à la prise en compte finalement de l'environnement au sens large.

Donc les économistes sont rentrés relativement tôt dans le développement durable et c'est un peu dans les mêmes termes finalement qu'ils vont poursuivre le débat ou qu'ils vont le reprendre quand le rapport BRUNDTLAND va paraître. Le rapport qui paraît en 1987, *Notre avenir à tous*, si je le traduis en français, est ce rapport qui, dans un premier temps, pointe un ensemble de problèmes qui se posent à l'humanité (les problèmes économiques, des problèmes sociaux, des problèmes environnementaux). Ces problèmes sont intermêlés, interconnectés les uns avec les autres et une solution qui est proposée, cette solution à l'ensemble de ces problèmes qui agissent de manière systémique et bien c'est le développement durable. Les économistes sont parmi les premiers à se saisir de cet enjeu, à se saisir de la question du développement durable et finalement ils le font dans des termes qui sont relativement proches de la manière dont il y a eu un débat dès les années 70 autour du premier rapport du Club de Rome. Une façon de comprendre ce débat est de comprendre comment s'organise l'opposition entre ce qu'on appelle un modèle de durabilité faible et le modèle de durabilité forte.

2. La durabilité faible

Le modèle de durabilité faible, comme son nom l'indique, sous-entend qu'il n'y a pas de contraintes très fortes si on veut se mettre sur la trajectoire du développement durable. C'est une perspective qui est mise en avant par des économistes standards, par des économistes mainstream comme on les appelle pour lesquels l'enjeu du développement durable est de transmettre aux générations futures un certain stock de capital pour maintenir le bien-être d'une génération à une autre.

À l'intérieur de ce stock de capital, de cette quantité de biens qui permettent de produire des biens et des services, et bien il y a différentes formes de capitaux. Il y a des capitaux que l'on va appeler le capital naturel. Qu'est-ce que la nature nous offre pour notre bien-être ? Elle nous offre des ressources, elle nous offre des éléments, des aménités comme le disent les économistes (l'air qu'on respire par exemple, voilà, on n'a pas besoin de le produire par exemple, ça c'est du capital naturel). Et il y a d'autres formes de capitaux, bien sûr, qui sont des capitaux créés par les hommes (les machines, les infrastructures etc. etc.).

Une des hypothèses extraordinairement forte de ce modèle de durabilité faible est de penser qu'on va pouvoir substituer ces différentes formes de capitaux les unes par rapport aux

autres. Très précisément, c'est l'idée que l'on va pouvoir remplacer le capital naturel par des formes de capital créées par les hommes. Nous sommes en train de dégrader le capital naturel, nous sommes en train de le consommer en partie à travers l'épuisement d'un certain nombre de ressources, mais ce n'est pas grave - nous laissent entendre les économistes standards -, si en contrepartie on lègue aux générations futures des quantités supplémentaires de capital créé par les hommes. Il y a une hypothèse de substituabilité : on substitue le capital naturel par du capital créé par les hommes. L'important est que le stock de capital global finalement soit transmis aux générations futures. Si on peut transmettre plus de capital même, on ne va pas s'en priver, mais une hypothèse de base c'est : si déjà on transmet la même quantité de capital que celle dont on dispose aujourd'hui, on devrait au moins maintenir le niveau de bien-être d'une génération à une autre.

C'est une hypothèse très forte de la durabilité faible. Pourquoi ? Parce qu'on voit ici finalement que les enjeux du développement durable sont des enjeux qui n'ont pas de caractéristiques très nouvelles finalement. L'enjeu, qu'est-ce ? Accumuler du capital et investir et réinvestir de manière effectivement à ce que ce capital puisse perdurer à travers le temps. Certes, il y a quelques enjeux, notamment sur le plan des technologies. Il faut essayer d'avoir des technologies vertes, il faut donc des investissements, des aides publiques, des signaux prix, soit des prix de marché, soit des prix administrés pour pouvoir faire en sorte que les acteurs, les acteurs publics et les acteurs privés puissent faire rentrer dans leurs calculs finalement l'augmentation du prix de la nature en quelque sorte ou le renchérissement des ressources naturelles.

Qu'est-ce qu'on a là ? On a une hypothèse que l'on appelle de commensurabilité forte. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ça veut dire qu'on peut traduire finalement toutes les valeurs de tous les objets à travers un seul critère qui est la monnaie. On a des prix, et c'est grâce à ça finalement que l'on va pouvoir investir et que le capital naturel va pouvoir être remplacé par du capital créé par les hommes.

3. La durabilité forte

À côté de ça, on a un autre modèle, celui de la durabilité forte. C'est l'idée ici que les contraintes qui vont porter sur les trajectoires de développement durable sont des contraintes qui sont plus fortes que celles que l'on connaît habituellement dans le domaine des politiques économiques. Cette perspective est portée par des économistes que l'on va appeler les économistes écologiques (*ecological economics* en anglais).

Leur idée est que, plus qu'une substituabilité entre les différentes formes de capital, et bien il y a au contraire une complémentarité. Si on a du capital créé par les hommes, si on a des machines, des infrastructures, c'est que par ailleurs on utilise bien sûr du capital naturel, on utilise des quantités de matière et des quantités d'énergie. Nos ordinateurs, effectivement, sont très dématérialisés quelque part, c'est de l'information mais on sait bien aussi qu'ils consomment une quantité d'énergie et de matière absolument considérables. Donc on ne peut pas penser la substituabilité - en tout cas parfaite -, entre le capital naturel et le capital créé par les hommes. Il faut plutôt penser la complémentarité. Si c'est l'hypothèse

complémentarité qui doit être privilégiée, ça veut dire que pour se mettre dans une trajectoire de développement durable, ce qu'il faut transmettre aux générations futures, et bien c'est non pas simplement un stock de capital mais c'est aussi un stock de capital naturel. Un stock de capital naturel qui, si on ne le transmet pas aux générations futures, et bien elles ne vont pas pouvoir finalement maintenir leur niveau de bien-être.

Parfois on l'appelle le capital naturel critique, critique parce que c'est le capital naturel qui, si on ne le respecte pas, si on le détruit, va faire entrer l'humanité en crise. Bien sûr, il y a des ressources qui vont s'épuiser, on va pouvoir en remplacer certaines par d'autres mais il y a des éléments, eux, qui sont intangibles, qu'on ne va pas pouvoir remplacer et donc il faut les transmettre. C'est la durabilité forte. Une nouvelle contrainte qui est mise dans les politiques économiques en termes de transmission finalement d'un certain nombre d'actifs naturels, un certain nombre d'éléments du capital naturel.

On retrouve bien ici l'enjeu du premier rapport du Club de Rome qui était les limites de la croissance. Il y a des limites à la croissance parce que maintenant il faut transmettre aux générations futures des éléments du capital naturel, les éléments de la nature qu'on ne peut pas produire par nous-même. S'il faut gérer la diversité des types de capitaux, diversité d'éléments pour produire du bien-être, ça nous amène aussi à devoir prendre en compte une diversité d'indicateurs pour rendre compte de ces différents types de capitaux. Ici, on est dans une hypothèse de commensurabilité faible, c'est-à-dire qu'on ne peut pas tout réduire finalement à de la monnaie. Le capital naturel il faut qu'il s'apprécie aussi à travers des indicateurs biophysiques.

4. Les enjeux de ce débat

On le voit, cette opposition entre durabilité faible et durabilité forte est un clivage très important puisqu'en gros c'est à une sorte de révolution de la pensée économique et de la révolution des politiques publiques qu'elle appelle. Opposition forte et très structurante du débat en économie mais aussi très largement au-delà des économistes, cette opposition entre durabilité faible et forte est très présente chez d'autres acteurs. Mais en même temps, il faut être bien conscient que c'est un débat qui masque aussi un certain nombre d'enjeux.

Un premier enjeu est que cette opposition est construite sur des modèles de macro-économie. C'est-à-dire qu'on pense finalement l'économie comme un tout, il y a des grands capitaux qu'on mêle ensemble et ça nous permet de produire une quantité de bien-être, on raisonne comme si la société ne formait qu'un tout. Or il est bien évident que ce niveau de raisonnement, s'il est intéressant en lui-même, il apporte aussi des limites. Pourquoi ? Parce que la notion de capital naturel, concrètement, n'est pas homogène. Les ressources que l'on utilise, tantôt ça peut être des poissons, tantôt ça peut être des arbres, tantôt c'est du CO2. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de capital naturel en tant que tel. Il y a des ressources qu'on gère par différents secteurs, par différents acteurs, et les caractéristiques biophysiques de ces différents éléments naturels sont très différentes les uns des autres. Le groupe d'acteurs qui s'en occupe, les réglementations qui existent, tout ça sont très différents des uns et des autres.

Donc, raisonner sur le capital naturel de manière générale et abstraite, à un moment ça pose problème.

Ce qu'on peut soulever aussi comme question est celle de l'innovation technique, qui est un des grands enjeux finalement de ce débat entre durabilité faible et durabilité forte. Est-ce qu'on a les solutions techniques finalement pour remplacer la nature et jusqu'où on peut faire ? Ces questions d'innovations techniques ne se posent pas non plus de manière générale, c'est-à-dire que c'est tel secteur qui est particulièrement innovant, tel secteur qui l'est beaucoup moins, les caractéristiques de l'innovation dans tel secteur sont spécifiques, ce n'est pas les mêmes dans l'autre, etc. C'est-à-dire que si l'on veut avancer sur la question de l'innovation, il faut arriver à un niveau que l'on va appeler le niveau méso-économique. C'est-à-dire qu'il faut des logiques sectorielles car des régulations sectorielles et territoriales vont intervenir.

Le deuxième problème qui va se poser avec cette opposition entre durabilité faible et durabilité forte, c'est que ça légitime la notion de capital naturel. Finalement les économistes entre eux, ils sont tous d'accord pour parler du capital naturel. Là encore c'est intéressant parce qu'à partir du moment où on parle de capital naturel chez les économistes, le capital c'est ce qu'il ne faut pas manger (les anthropologues diraient ça), c'est la part qu'il ne faut pas manger. Donc ça veut dire qu'à partir du moment où on parle de capital naturel, on considère la nature comme quelque chose de précieux. C'est intéressant quand même. Mais en même temps qu'est-ce que ça fait ? Ça fait que finalement la nature ne se traduit qu'à travers de cette notion de capital, c'est-à-dire que la nature n'est vue que finalement comme un élément de production, comme un élément qui apporte du bien-être. On va parler aujourd'hui par exemple des services écosystémiques, comme si la nature nous apportait un certain nombre de services et comme si elle était vue uniquement à travers cette fourniture de services. Ils existent, certes, mais le problème est qu'on ne peut pas considérer que c'est notre seul rapport à la nature. On ne peut pas avoir un rapport uniquement instrumental, un rapport uniquement de modalité de production avec la nature. Notre rapport avec la nature ne s'épuise pas dans ces rapports-là. On a plein d'autres types de relations qui existent et quand on considère l'humanité, il y a plein d'autres types de relations qui vont exister aussi.

La notion de nature d'ailleurs est très utilisée par les occidentaux mais il y a plein de peuples, il a plein de sociétés qui n'utilisent pas la notion de nature et qui ont plein d'autres relations qui vont exister avec ce qu'on appelle les non-humains. La nature au sens très large du terme. Cette notion de capital naturel, je pense qu'il faut aussi la discuter, il faut aussi la critiquer parce qu'à un certain moment, je dirais ça n'épuise pas l'ensemble de nos relations qu'on doit tisser avec les non-humains, avec la nature. Une idée : est-ce qu'il ne faudrait pas aussi parler de patrimoine finalement ? Parce que l'enjeu du développement durable, on l'a vu, c'est la transmission aux générations futures. Transmettre des choses, c'est bien constituer un patrimoine avec des éléments qui sont matériels dans le patrimoine mais aussi avec des éléments qui sont idéels, avec des éléments d'identité. Donc, peut-être aussi qu'il y a à questionner l'enjeu en termes de patrimonialisation, peut-être même de patrimoine naturel.